

Séquence V - Explorateurs, Exploratrices, racontez-moi vos voyages

Lecture cursive

Corpus de textes

Texte n°1 - William Golding, Sa Majesté des mouches, 1954 (chapitre 2)

[...] Ralph s'éclaircit la voix.

_ Eh bien !...

Il s'aperçut tout à coup qu'il savait parler sans hésitation et bien exprimer sa pensée. Il passa une main dans ses cheveux blonds et commença :

_ Nous sommes dans une île. Nous avons atteint le sommet de la montagne et vu de l'eau tout autour. Il n'y avait pas de maisons, pas de fumée, pas de traces de pas, pas de bateaux, pas de gens. C'est une île déserte.

Jack l'interrompit.

_ Malgré ça, il nous faut une armée... pour la chasse. La chasse aux cochons sauvages...

_ Oui, on en a vu dans l'île.

Tous les trois à la fois essayèrent d'exprimer ce qu'ils avaient ressenti devant ce morceau de chair rose et vivante qui se débattait dans les lianes.

_ On a vu...

_ Il criait...

_ Il s'est sauvé...

_ J'ai pas eu le temps de le tuer... mais... la prochaine fois...

Jack planta son couteau dans un tronc et lança un regard de défi à la ronde.

La réunion reprit son cours.

_ Alors vous comprenez, expliqua Ralph, on a besoin de chasseurs pour rapporter de la viande. Et d'autres choses encore.

Il posa la conque sur ses genoux et couvrit d'un regard circulaire les visages marbrés de soleil.

_ Il n'y a pas de grandes personnes. Il faudra se débrouiller tout seuls.

Un murmure s'éleva et se tut.

_ Autre chose encore. Tout le monde ne doit pas parler à la fois. Il faudra lever le doigt comme en classe.

Il éleva la conque à hauteur de son visage et regarda son ouverture.

_ Et je passerai la conque à celui qui voudra parler.

_ Qu'est-ce que c'est ?

_ Conque, c'est comme ça qu'on appelle ce coquillage. Je donnerai la conque à qui voudra parler et il la tiendra.



_ Mais...

_ Écoute...

_ Et personne ne devra l'interrompre. Sauf moi.

Jack bondit sur ses pieds.

_ On aura des règlements, s'écria-t-il avec enthousiasme.

Des tas de règlements. Alors, ceux qui désobéiront...

_ Pshshshsh !

_ Coinc !

_ Bzzzzz !

_ Drrrrr !

Ralph sentit qu'on lui prenait la conque. Porcinet, debout, tenait le coquillage blanc dans ses mains et les cris cessèrent. Jack resta indécis, le regard fixé sur Ralph qui lui sourit et tapota le tronc à ses côtés. Jack s'assit.

Porcinet retira ses lunettes et les essuya sur sa chemise tout en clignant des yeux.

_ Vous empêchez Ralph de parler et de s'occuper de la chose la plus importante.

Il s'arrêta pour obtenir son effet.

_ Qui sait qu'on est là ? Hein ?

_ Ils le savaient à l'aérodrome.

_ L'homme avec une espèce de trompette...

_ Mon papa...

Porcinet remit ses lunettes.

_ Personne ne sait où qu'on est, affirma-t-il.

Il était plus pâle et son souffle se précipitait.

_ Ils savaient peut-être où qu'on allait. En encore... Mais ils savent pas où on est parce qu'on est jamais arrivés là où on devait.

Il les regarda un moment, la bouche ouverte, puis oscilla sur ses pieds et s'assit. Ralph lui prit la conque des mains.

_ C'est ce que j'allais dire, affirma-t-il, quand vous vous êtes tous mis à, à...

Son regard s'attarda sur leurs visages attentifs

_ L'avion s'est abattu en flammes. Personne ne sait où nous sommes. On va peut-être rester longtemps ici.

Le silence était tel qu'on pouvait entendre la respiration poussive de Porcinet. De plus en plus obliques, les rayons du soleil baignaient le plateau. Les zéphyr, après avoir tournoyé au-dessus du lagon comme des chatons qui courent après leur queue, traversaient maintenant le plateau et s'engouffraient dans la forêt. Ralph repoussa les mèches de cheveux blonds emmêlés sur son front.

_ Voilà, il se peut qu'on reste longtemps ici.

Tous se taisaient. Tout à coup il sourit.

_ Mais c'est une île sympathique. On est montés au sommet de la montagne, Jack, Simon et moi. C'est formidable. Il y a à boire et à manger et...

Texte n°2, Yann Martel, L'Histoire de Pi, 2001

Pi, le héros, devait quitter l'Inde avec sa famille, pour le Canada. Ses parents tenaient un zoo et plusieurs de leurs animaux faisaient le voyage, eux aussi. Le bateau a fait naufrage et il se retrouve seul, sur un canot de sauvetage avec quelques bêtes, notamment Richard Parker, un tigre. Après des semaines à dériver dans l'Océan Indien, le bateau de fortune a fait naufrage sur une île.

Chapitre 92

[...]

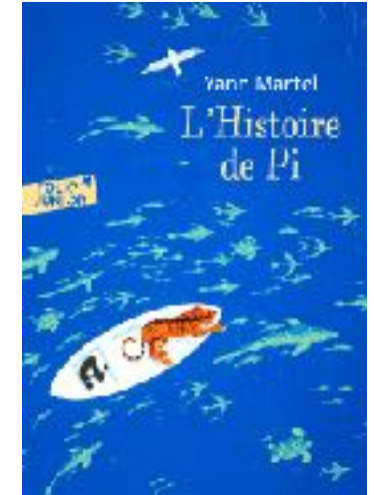
Après quelques minutes, je m'approchai tout doucement du bord du bateau. « Cherchez du vert », disait le manuel de survie. Eh bien ça, c'en était du vert ! En fait, c'était le paradis de la chlorophylle. Un vert à faire honte aux colorants alimentaires ou aux néons clignotants. Un vert à s'en saouler. « Finalement, il n'y a que le pied pour juger de la terre ferme », continuait le manuel. L'île était à portée de pied. Juger — et faire face à la déception — ou ne pas juger, c'était la question.

Je décidai de juger. Je regardai aux alentours pour voir s'il y avait des requins. Il n'y en avait aucun. Je me

mis sur le ventre et, en me tenant à la toile goudronnée, je descendis lentement une jambe. Mon pied plongea dans la mer. Elle était plaisamment fraîche. La rive de l'île scintillait sous l'eau. J'étendis la jambe. Je pensais que c'était trop beau pour durer et que l'illusion allait éclater d'une seconde à l'autre.

Il n'en fut rien. Mon pied s'enfonça dans l'eau claire et toucha la résistance caoutchouteuse d'une substance flexible mais solide. J'appuyai légèrement. Le mirage persistait. Je mis tout mon poids sur ce pied. Je ne m'engloutissais toujours pas. N'empêche que je restais incrédule.

C'est finalement mon odorat qui porta le jugement. Mon sens olfactif perçut l'émanation envahissante et fraîche qui se dégageait de l'île, irrésistible. C'était l'odeur de la végétation. J'en eus le souffle coupé. Après des mois de senteurs neutralisées par l'eau salée, cette puanteur de matière organique végétale était enivrante. Ce fut à ce moment-là que je crus, et tout ce qui s'engloutit, ce fut mon esprit : mon processus rationnel



devint cohérent. Ma jambe dans l'eau commença à trembler.

_ Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémissais-je.

Je tombai par-dessus bord.

Le double choc d'un sol solide et d'eau fraîche me donna la force de me traîner sur l'île. Je balbutiai des remerciements à Dieu et je m'écroulai.

Mais je ne pouvais pas rester sur place. J'étais trop excité. Je tentai de me mettre debout. Le sang s'enfuit de mon cerveau. Le sol s'ébranla violemment. Un vertige aveuglant eut raison de moi. Je pensai m'évanouir. Je me calmai. Tout ce que j'arrivai à faire, ce fut de haleter. Je réussis à m'asseoir.

_ Richard Parker ! Terre ! Terre ! Nous sommes sauvés ! criai-je.

Le relent de la végétation était extrêmement fort. Quant à la verdure, elle était si nouvelle, si apaisante qu'on aurait dit une force et un réconfort physiques qui déferlaient en moi par les yeux.

Quelle était cette algue étrange, tubulaire, emmêlée de manière si complexe ? Était-elle comestible ? Cela semblait être une variété d'algue marine, mais très rigide, bien plus qu'une algue normale. Dans la main, elle était mouillée et semblait croquante. Je tirai dessus. Des

morceaux s'en détachèrent sans que j'eusse à faire un grand effort. En coupe, cette algue était constituée de deux parois concentriques : la paroi extérieure, mouillée et légèrement rugueuse, d'un vert si brillant, et une paroi intérieure, à mi-chemin entre l'extérieur et le centre de l'algue. La distinction entre les deux tubes était très claire : le tube central était blanc, tandis que celui qui l'entourait était d'un vert qui diminuait en intensité à mesure qu'il s'approchait de la paroi intérieure. Je portai une parcelle d'algue à mon nez. À part la senteur végétale agréable, elle avait une odeur neutre. Je la léchai. Mon pouls s'accéléra. Elle était mouillée d'eau douce.

Texte n°3, Michael Morpugo, Le Royaume de Kensuké, 1999

Michael, le héros et narrateur de ce roman, avait entamé un immense voyage en bateau avec sa famille. Malheureusement, le navire fait naufrage et il se retrouve seul sur une île, avec sa chienne, Stella.

Chapitre 4

[...] Le soleil flamboyait. Jusqu'alors, je n'avais pas vraiment senti sa chaleur brûlante. Je scrutai l'horizon. S'il y avait une voile quelque part sur la mer, je ne pourrais pas la voir dans cette brume de chaleur. Puis je réalisai que même si j'arrivais à voir un bateau, je ne pourrais pas faire grand-chose. Je ne pourrais pas allumer de feu. Je n'avais pas d'allumettes. Je savais que les hommes des cavernes frottaient deux bouts de bois l'un contre l'autre, mais je n'avais jamais essayé. Je regardai tout autour de moi. La mer. La mer. La mer. Rien d'autre que la mer de tous les côtés. J'étais sur une île. J'étais seul.

L'île devait faire trois ou quatre kilomètres de long, pas plus. Elle avait un peu la forme d'une cacahuète allongée, mais elle était plus grande d'un côté que de l'autre. Une bande de sable blanc et brillant s'étendait des

deux côtés de l'île. Une colline apparaissait à un bout, plus escarpée que la mienne, avec une végétation plus touffue, mais moins haute. À l'exception de ces deux sommets, tout l'île semblait recouverte d'une forêt. D'après ce que je pouvais voir, il n'y avait aucun signe de présence humaine. Et pourtant, même ce premier jour, tandis que je restais là, plein d'appréhension à l'idée de ce qui m'attendait dans ma terrible situation, je me souviens d'avoir été émerveillé par la splendeur de l'île, un joyau vert cerclé de blanc, dans le bleu satiné et chatoyant de la mer. Bizarrement, réconforté peut-être par la beauté extraordinaire de l'endroit, je n'étais pas du tout abattu. Au contraire, je me sentais euphorique. J'étais vivant. Stella Artois était vivante. Nous avions survécu. Je m'assis à l'ombre d'un grand rocher.

Les gibbons reprurent leurs plaintes et leurs hurlements en chœur, tandis que plusieurs oiseaux braillants s'envolaient de la voûte d'arbres en dessous de nous et traversaient l'île pour aller se poser sur les arbres de l'autre colline.



_ Nous allons nous en sortir, dis-je à Stella. Mes parents vont revenir nous chercher. C'est obligatoire. Mam va aller mieux et ils reviendront. C'est sûr. Sûr et certain. Elle ne nous abandonnera pas ici. Elle nous retrouvera, tu verras. En attendant, tout ce qu'on doit faire, c'est rester vivants. De l'eau, nous avons besoin d'eau. Mais les singes aussi, n'est-ce pas ? Il suffit de la trouver, c'est tout. Il doit y avoir de la nourriture aussi, des fruits ou des noix, quelque chose. Tout ce que ces singes mangent, nous le mangerons, nous aussi.

Texte n°4 - Jules Verne, Deux Ans de vacances, 1888

Chapitre 3 (Les personnages sont des enfants.)

_ Nous voilà à terre, c'est déjà quelque chose ! dit Gordon. Mais quelle est cette terre, qui semble inhabitée ?

_ L'important est qu'elle ne soit pas inhabitable, répondit Briant. Nous avons des provisions et des munitions pour quelques temps !... Il ne nous manque qu'un abri, et il faut en trouver un... au moins pour les petits...

_ Oui !... tu as raison !... répondit Gordon.

_ Quant à savoir où nous sommes, reprit Briant, il sera temps de s'en occuper, lorsque nous aurons pourvu au plus pressé ! Si c'est un continent, peut-être y aurait-il quelque chance que nous fussions secourus !... Si c'est une île !... une île inhabitée... eh bien, nous verrons !... Viens, Gordon, viens à la découverte !

En premier lieu, Briant et Gordon eurent la pensée de s'enfoncer à travers les groupes d'arbres, afin d'atteindre la falaise pour la gravir, si c'était possible.

En dix minutes, les deux garçons eurent traversé ce bois, dont l'épaisseur s'accroissait dans le voisinage du

revers rocheux qui se dressait comme une muraille à pic sur une hauteur moyenne de quatre-vingt pieds.

Malheureusement, dans ce revers, aussi abrupt qu'une courtine de fortification, Gordon et Briant ne trouvèrent aucune grotte, pas même une coupure par laquelle on eût pu s'élever jusqu'à sa crête.

Décus dans leur espoir, n'ayant pu s'élever au sommet de la falaise, d'où, sans doute, il leur eût été permis d'observer le pays sur un rayon de plusieurs milles, Briant et Gordon revinrent vers le Sloughi¹.

Dans un entretien qu'ils eurent avec les grands, Briant et Gordon firent connaître le résultat de leur exploration. En attendant que les investigations pussent être portées plus loin, il parut convenable de ne point abandonner le shooner. Bien qu'il fût fracassé dans ses fond et qu'il



¹ Sloughi : nom du bateau sur lequel étaient les enfants, et qui a fait naufrage.

donnât une forte bande à bâbord, il pourrait servir de demeure provisoire, à cette place même où il avait échoué.

Le mieux était donc de demeurer à bord. C'est ce qui fut fait le jour même. Une échelle de corde, établie du côté où le yacht donnait de la bande, permit aux grands comme aux petits d'atteindre les capots du pont. Moko, qui savait un peu de cuisine en sa qualité de mousse, et aidé de Service², qui se plaisait à fricoter; s'occupa de préparer un repas. Tous mangèrent de bon appétit. Seul, Jacques Briant, autrefois le boute-en-train du pensionnat, continua de se tenir à l'écart. Un tel changement dans son caractère, dans ses habitudes, était bien fait pour surprendre ; mais Jacques, devenu très taciturne, s'était toujours dérobé aux questions que ses camarades lui avaient faites à ce sujet.

² Service est le prénom d'un des personnages.